

« *L'ironie dans le récit biblique* » : 4<sup>e</sup> Symposium du RRENAB (Montpellier, 15-17 mai 2009)

Du 15 au 17 mai 2009, la Faculté de théologie protestante de Montpellier – sous la conduite du prof. Élián Cuvillier, cheville ouvrière de la rencontre – accueillait le Symposium du RRENAB (Réseau de recherche en analyse narrative des textes bibliques) consacré à « *L'ironie dans le récit biblique* ». Cette rencontre scientifique était réservée aux membres des institutions adhérant au réseau (voir <http://rrenab.sciencesbibliques.ch/>). Trois conférences-débats et de nombreux ateliers étaient au programme, ainsi que les communications des doctorants et jeunes chercheurs, sans oublier l'office œcuménique et la soirée détente, celle-ci ayant pour thème : « Sous l'humour... la Bible ! ».

En guise d'ouverture, Pierre Schoentjes, professeur à l'Université de Gand et spécialiste de l'ironie, s'efforça de tracer les contours de la problématique en même temps qu'il en montra la complexité. En effet, le mot ne renvoyant pas à une réalité matérielle, *l'ironie* est d'abord ce que la tradition a convenu de nommer ainsi. Le dictionnaire la définit comme « manière de se moquer de quelqu'un ou de quelque chose en disant le contraire de ce qu'on veut faire entendre » (Petit Robert, 2008) et son illustration exemplaire est ce « Beau temps n'est-ce pas ? », prononcé alors qu'il pleut à verse. Mais depuis Socrate – l'ironie socratique est donnée comme origine par les spécialistes – jusqu'aux penseurs de la postmodernité, en passant par les romantiques allemands, le terme *ironie* s'applique à un grand nombre de phénomènes et de situations. Néanmoins, les ironologues – c'est ainsi que se nomment les spécialistes de l'ironie – distinguent deux types d'ironie fondamentaux : l'ironie dans les mots, d'une part (l'ironie verbale, appelée aussi « ironie figure » ou « ironie rhétorique »), l'ironie dans les choses, de l'autre (l'ironie du sort, appelée encore « ironie des événements » ou « ironie de situation »). Si l'ironie verbale suppose généralement un ironiste conscient de la technique qu'il met en œuvre et du double sens de ses propos, l'ironie de situation semble moins intentionnelle, puisqu'elle découle d'un agencement des événements. Ainsi, dans la scène du voleur volé, c'est la situation qui peut être qualifiée d'ironique. En ce sens, au niveau littéraire, l'ironie est créée, elle n'est pas immanente au texte et les symétries sont le « cadre idéal » pour son déploiement. De plus, d'après Pierre Schoentjes, il existe une série de composantes essentielles de l'ironie, qu'on peut ranger en quatre domaines : ceux du comportement (on rangera sous cette rubrique le physique et les attitudes des personnages), de la situation (l'ironie découle d'un agencement particulier des faits), du discours (l'ironie s'observe ici lorsque se font entendre les voix, et d'abord celles des personnages) et de l'art (le niveau de l'art suppose un auteur conscient des techniques et des outils qu'il manie et désireux de les montrer). Selon Schoentjes, lire un texte en faisant appel à l'ironie c'est « construire un texte ». Plus celui-ci est complexe et ample, plus il risque de contenir de l'ironie. Celle-ci surgit du texte et c'est le lecteur qui la fait naître, ce qui n'exclut pas que l'auteur ait intentionnellement insinué de l'ironie dans le texte. Dès lors, l'ironie est essentiellement un acte de lecture, un « travail » qui revient au lecteur.

Les ateliers qui ont suivi cette conférence d'ouverture furent l'occasion de mettre à l'épreuve la pertinence des considérations théoriques de Pierre Schoentjes : « *L'ironie chez Marc* » (Geert VAN OYEN, UCL, Louvain-la-Neuve), « *Du rire à l'ironie, une question de réception ? Luc et l'évangile de Judas* » (Claire CLIVAZ, Université de Lausanne), « *L'ironie : un point de vue sémiotique* » (Frédéric AMSLER, Université de Genève), « *L'ironie en Esther 6,1-14* » (Philippe ABADIE, Institut Catholique de Lyon).

Dans une seconde conférence plénière intitulée « *L'ironie vétéro-testamentaire. De Good à Sharp* », Didier Luciani, professeur à la Faculté de Théologie de l'UCL, essaya de montrer

l'évolution du concept d'ironie dans le domaine des études vétéro-testamentaires, depuis l'œuvre pionnière de Edwin M. GOOD (*Irony in the Old Testament*, Philadelphia, PA, 1965) jusqu'à l'ouvrage récent de Carolyn J. SHARP (*Irony and Meaning in the Hebrew Bible*, Bloomington, IN, 2009). Un des résultats de l'enquête est la difficulté à définir l'ironie qui semble échapper à toute catégorisation facile et maniable, ce qui conduit le conférencier à considérer le phénomène (le discours ironique) comme un art. Toutefois, à l'instar de Pierre Schoentjes et des ironologues, Luciani reconnaît deux types d'ironie, l'ironie verbale et l'ironie situationnelle, dont il trouve des exemples dans le corpus vétérotestamentaire : Jb 12,2 ; 1 R 1-2 ; 2,22 pour l'ironie verbale et 2 S 11,14-17 ; 16,14-23 ; Est 5,14 ; 7,9-10 pour l'ironie situationnelle. Vu que cette dernière (l'ironie de situation) est liée à l'idée de renversement, Luciani pose la question de savoir si toute intrigue – qui comporte une action transformatrice (*turning-point*), d'après le schéma quinaire – est forcément ironique. En outre, étant donné que l'ironie situationnelle joue aussi sur les niveaux de connaissances respectifs du lecteur et des personnages, comme le montre notamment l'épisode de 1 S 15 analysé par Luciani, pourquoi toute situation analogue n'est pas qualifiée systématiquement d'ironique, comme par exemple le récit de la ligature d'Isaac (Gn 22) ? L'ironie est-elle une catégorie si dépendante du lecteur qu'elle échappe à tout usage méthodologique rigoureux et critique au point que la lecture faite par Carolyn SHARP du livre de Jonas - un des hauts lieux de l'ironie vétérotestamentaire – est toute aussi légitime que celle d'Edwin GOOD qui reflète la position communément admise, bien qu'elle aille dans un tout autre sens ? À défaut de réponse et de définition systématique de l'ironie, Luciani en vient à reconnaître la liberté absolue du créateur écrivain aussi bien que du lecteur dans « l'art de l'ironie » non sans se demander si l'ironie ne court pas le risque de la surinterprétation de ce qui est communiqué et du « jeu gratuit » réservé aux lecteurs postmodernes qui vivent d'une ironie radicalisée. S'il en était ainsi, en effet, cela n'aurait pas grand-chose à apporter à l'interprétation du récit biblique qui doit rester aussi le livre des enfants et des pauvres. Dès lors : « N'a-t-on pas avantage à honorer prioritairement à la notion d'ironie celle d'ambiguïté ? », conclut Didier Luciani.

La lecture des textes proposée dans les ateliers qui ont suivi cette communication a permis de poursuivre la réflexion méthodologique à partir de travaux pratiques : « Traits d'ironie dans le récit lucanien de la Passion » (Michel BERDER, Institut Catholique de Paris), « L'ironie chez Jean » (Geert VAN OYEN, UCL, Louvain-la-Neuve), « L'ironie dans l'épître aux Galates » (Alain GIGNAC, Université de Montréal), « Les térafim de Laban : l'ironie en Gn 31,30-37 » (Dany NOCQUET, Institut Protestant de Théologie, Faculté de Montpellier), « L'ironie dans quelques textes de Qoeleth » (Sophie RAMOND, Institut Catholique de Paris).

La conférence finale, intitulée « Pratique de l'ironie et invention évangélique de l'humour », fut assurée par François Vouga (Kirchliche Hochschule Bielefeld). En partant de la définition du rire en tant que « langage d'une communion et d'une distance et jeu à trois personnes », Vouga a tenté d'illustrer l'humour, en tant qu'effet provoqué par l'ironie, à travers le corpus paulinien, en particulier dans Ga 2,19-20 et 2 Co 12,1-10.

La dernière session plénière fut l'occasion d'un intéressant débat avec les trois conférenciers qui, outre des rappels et synthèses de leurs exposés, se laissèrent interpeller par les nombreuses questions restées en suspens, notamment au sujet de la définition de l'ironie en tant que concept et technique littéraire, mais aussi à propos de la liberté du lecteur par rapport au texte et la question de la fiabilité du narrateur dont l'intention ironique est difficilement perceptible, du moins dans le corpus vétérotestamentaire.

Si le symposium n'a pas apporté de « réponses toutes faites », il ne fut pas moins un réel apport dans le champ de recherche de la narrativité biblique et une excellente « mise au point » de la problématique de l'ironie. Il fut en même temps un tremplin pour les doctorants et jeunes chercheurs qui ont eu l'occasion, dans une session qui leur était réservée, de présenter et de proposer au débat certains résultats de leurs recherches en cours. Ont ainsi présenté des communications P. Morel (IPT, Montpellier), S. Wütrich (ITP, Paris), A. Gazharian, J. Pairk, P. De Salis et E. Steffek (IRSB, Lausanne), A. Balaban, D. Jodoin et O. Lydwine (Université de Montréal), C.-S. Andrey (IRSB, Genève), B. Oiry (UCL).

La prochaine manifestation du RRENAB sera le colloque international qui se tiendra à Lausanne et Genève, à l'invitation de l'IRSB (Institut Roman des sciences bibliques), du 10 au 13 juin 2010. La thématique générale du colloque sera « Écritures et réécritures » (pour tous les détails, voir <http://www.unige.ch/rrenab2010/index.html>).

B – 1348 *Louvain-la-Neuve*,  
Grand-Place 45.

Ionel ABABI